

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) Item50. Val-Richer, Jeudi 28 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

50. Val-Richer, Jeudi 28 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambition politique](#), [Diplomatie](#), [histoire](#), [Politique](#), [Portrait](#), [Réseau social et politique](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1837-09-28

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe viens de recevoir trois ou quatre visites, d'écrire six lettres.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°93/129

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 198, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/252-258

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°50 Jeudi 3 heures et demi

Je viens de recevoir trois ou quatre visites d'écrire six lettres. Il me faut du repos, c'est-à-dire du bonheur. Je ne comprends pas d'autre repos. Ce serait vraiment du bonheur, de vous écrire après avoir lu et relu ce que vous m'écrivez si tant d'inquiétude ne se mêlait pas à tant de joie. Je me creuse la tête comme vous pour deviner ce que peut faire, ce que peut méditer M. de Lieven. Je ne veux pas vous en parler. Il me déplairait de dire ce que j'en dirais. Jusqu'à ce que vous ayez des nouvelles de l'intervention du comte Orloff, j'espérerai quelque chose. Vous avez raison décrire avec détail à votre frère, avec grand détail. Il faut que tout ce monde-là, si préoccupé de lui-même et de sa position à la Cour, se sente aussi un peu responsable de votre destinée. Nous causerons de tout cela, le 6 bien bien sérieusement car j'y pense sans cesse. Newton a trouvé le système du monde en y pensant toujours. Il n'en avait pas à coup sûr, autant d'envie que j'en ai de trouver à votre situation une bonne issue. Mais les volontés d'hommes sont plus difficiles, à démêler et n'ont pas des lois aussi fixés que le cours des astres.

10 heures Me voilà enfermé chez moi, enfermé sous clef. Ah, vous auriez bien dû venir à la place de votre lettre comme vous en avez eu l'idée. Vous vous arrêtez en pareil cas, vous ne voulez par dire ce que vous appelez des bêtises. Et moi, que dirais-je ? Je m'arrêterai aussi. Pourtant si vous étiez là près de moi, quelle soirée charmante ! Quel doux entretien ! Vous êtes bien plus heureuse que moi. Vous avez notre Cabinet, Autour de vous, nous avons été, nous sommes partout ensemble. Ici je suis seul. Je parle de vous à tout ; mais rien ne me répond. Aussi je vais à vous bien plus que je ne vous amène à moi. J'aime mieux me souvenir qu'imaginer. Je reprends ma place, mes places. Je refais nos conversations. Je n'ai rien oublié, pas un mot, son lieu, sa date, votre regard, votre accent. J'ai des souvenirs, très préférés ; mais tous me sont présents. Ceux de la table à thé, que cette heure-ci me rappelle, sont au nombre des plus doux ; doux comme un bonheur depuis longtemps, goûté dont on jouit comme de son bien, comme de son droit, avec ravissement mais sans trouble, habitude et prélude d'une intimité parfaite, charmante dans le passé, charmante dans l'avenir ! Adieu, Madame.

Je n'ai pas de thé là ; et quand j'en aurais certainement je n'en prendrais pas. Mais adieu au moins, adieu. Vendredi 6 heures et demie Certainement Pozzo a beaucoup d'esprit, un esprit très étendu, droit, fécond, varié, agréable. A côté de lui à table au coin du feu, j'en jouis infiniment, comme vous. Mais il reste toujours lui au dessous de son esprit. Il n'a jamais l'air d'être tout à fait au niveau, bien établi au niveau de son esprit et de sa situation. Et puis laissez-moi vous dire une impertinence. Pozzo n'a jamais fait que de la politique extérieure de la diplomatie. Il n'a jamais gouverné un pays, traité directement, face à face, avec les idées, les intérêts, les passions de tout un peuple. Métier plus difficile, plus compliqué, plus périlleux, qui met aux prises de bien plus près, bien plus fortement avec les hommes et tout ce qu'il y a dans les hommes, et qui exige, qui provoque, dans celui qui le fait un développement bien plus complet, bien plus énergique de toutes les facultés, du caractère comme de l'intelligence, de la volonté comme de l'habilité. J'ai trouvé, dans les hommes les plus distingués qui ont suivi la même carrière que Pozzo, beaucoup d'étendue, d'élévation de liberté d'esprit, beaucoup de

pénétration et de savoir faire dans les relations personnelles, quelques fois de la grandeur et de la hardiesse dans les desseins, dans les combinaisons, jamais cette profonde connaissance de la nature, et de la société humaine cette intelligence de leur vie réelle de leurs besoins ; cette fermeté de pensée et de conduite cette habitude fière de la responsabilité, qui donnent et prouvent la puissance, la grande puissance sur les hommes.

Je ne connais que deux carrières qui placent l'homme, un homme, aussi haut qu'il peut attendre, et le forcent de déployer, pour y monter et pour y rester tout ce qu'il peut être ; c'est la guerre et le gouvernement. Là sont, je crois les conditions, les plus nombreuses, les plus dures et par conséquent, le plus grand exercice de la supériorité. M. de Talleyrand et Pozzo ont beaucoup d'esprit, et ils ont beaucoup fait. Le cardinal de Richelieu et M. Pitt ont fait et prouvé bien davantage. Je ne parle pas de quelques hommes hors ligne qui ont conquis et gouverné. Frédéric 2 ; Napoléon. Pour ceux là c'est trop évident. Je n'ai pas la moindre envie que vous aimiez Alexis de St Priest. Traitez-le comme il vous plaira, quoiqu'il m'ait assez amusé lundi, dans deux heures de conversation. Il allait passer quinze jours près de Caen, chez Madame de Chastenay.

10 heures 3/4

Voilà votre N°51. Je n'en veux rien dire, absolument rien en ce moment. J'en ai le cœur trop plein. Mais j'y répondrai quoique vous ne vouliez pas. Deux mots seulement, vos deux mots. Adieu à toujours. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 50. Val-Richer, Jeudi 28 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-28

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/974>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur198

Date précise de la lettreJeudi 28 septembre 1837

Heure5 heures et demie

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

N° 98

les uns, cette
habitude fine
nouveau la
l'homme, de
l'homme,
c'est-à-dire le
peu y restes,
et la
condition de
s'ensuivant
cette. En ce
et ce, il me
et ce, il me
un parle par
l'anglais et
c'est là

vous, d'ailleurs
il vous
et, dans
papier qu'il
travaille.

travaillant vous
en j'y répondrai,
et, en deux

Je viens de recevoir votre au
quatre visites, d'ailleurs dix lettres. Il me faut du
repos, c'est-à-dire du bonheur. Je ne comprends pas
d'autre repos, le bon est vraiment du bonheur et vous
devriez après avoir lu et relu ce que vous m'avez dit
sans inquiétude et de me le pas à tout de fois.
Je me trouve la tête comme vous pour deviner ce
qui peut faire ce qui peut nuire. M. de Lamoignon
me veut pas, vous en parlez. Il me déplairait de
dire ce que j'en dirais. Jusqu'à ce que vous ayez
des nouvelles de l'intervention de Louis Bonaparte,
j'espère quelque chose. Vous avez raison d'être
avec cela à votre fin, avec grand détail. Il
faut que tout ce monde là, de préoccupé de
lui-même et de sa position, à la fois, le soit
aussi un peu responsable de votre destinée. Nous
saurons de tout cela le b. bien, bien évidemment,
car j'y pense sans cesse. Newton a trouvé le système
du monde en y pensant toujours. Il n'en avait pas,
à coup sûr, autant d'avis que j'en ai de trouver
à votre situation une bonne issue. Mais la volonté
d'homme est plus difficile à dompter, et n'est
pas des lois aussi fixes que le sont les astres.

10 heures.

Mme voilà en forme chez moi, en forme dans chef. etc.,
vous auriez bien dû venir à la place de votre
lettre, comme vous en avez eu l'idée. Vous vous
arrêtez en parait cas; vous ne voulez pas dire ce
que vous appelez des bêtises. Et moi, que devrais-je
à m'arrêter aussi. Pourtant, si vous étiez là,
près de moi, quelle soirée charmante / quel dîner
entretien ! Vous êtes bien plus heureux que moi.
Vous avez votre cabinet, autour de vous nous avons
été, nous sommes partant ensemble. Ici, je suis
seul. Je parle de vous à tout, mais rien ne me
dépend. Aussi je parle à vous, bien plus que je ne
vous amène à moi. J'aime mieux me souvenir
qu'imaginer. Je reprends ma place, mes places de
à faire nos conversations. Je n'ai rien oublié, pas
un mot, un lieu, la date, votre regard, votre
accent. J'ai des souvenirs très précis; mais tous
me sont présents. Ceux de la table à thé, que cette
heure si me rappelle, sont au nombre des plus
bons; deux comme un bonheur depuis longtemps
gouté, dans au joint comme de son bien, comme
de son être, avec ravissement mais sans trouble,
habitude et prétendu d'un intimité parfaite,
charmante dans le passé, charmante dans
l'avenir ! Adieu, Madame. Je n'ai pas de thé là,
et quand j'en aurais, certainement je n'en prendrais

pas. Mais adieu

Certainement
étendu, peut-être
table, au coin
Mais il reste la
Et n'a jamais
stable en même
pour laisser ma
à n'a jamais fait
diplomatique. Il
directement, fa
passions de la
plus compliquée
le bien plus pro
se tant la qu'il
qui provoque, d
bien plus compl
facultés, de co
d'abord comme
homme le plus
barrière que la
de liberté d'exp
chaque faire d'a
de la grandeur
dans le cœur
connaissance de

chef. eh, pas, mais aussi au moins, bien.

de votre

vous vous

pas dire ce

que vous

êtes là,

quel temps

que moi,

vous avez

je suis

en me

que je ne

pourrais

place de

public, par

et, votre

mais tout

thé, que cette

est, plus

notre

vous, comme

vous trouvez,

refuse,

dans

pas de thé là

rien prendre

Vendredi 6 heures et demie,

Certainement. Pazzo a beaucoup d'esprit, un esprit très étendu, décrit, fécond, varié, agréable. À côté de lui, à table, au coin du feu, son point infini, comme vous. Mais il n'est toujours lui-même, au-dessus de son esprit. Il n'a jamais l'air d'être tout à fait au niveau, bien établi au niveau de son esprit et de la situation. Il peut laisser une bonne dose d'importance. Pazzo n'a jamais fait que de la politique extérieure, de la diplomatie. Il n'a jamais gouverné un pays, traité directement face à face avec les idées, les intérêts, les passions de tout un peuple. Mais plus difficile, plus compliqué, plus périlleux, qui met aux prises le bien plus près, bien plus fortement avec le homme, et tout ce qui y a dans le homme, ce qui exige qui provoque dans celui qui le fait, un développement bien plus complet, bien plus énergique de toutes les facultés, de caractère comme de l'intelligence, de la volonté comme de l'habileté. J'ai tenté, pour le homme le plus distingué qui ait suivi la même carrière que Pazzo, beaucoup d'études, d'élaboration, de lecture d'esprit, beaucoup de pénétration et de savoir-faire dans la relation personnelle, quelquefois de la grandeur et de la baccinisme dans les services, dans les combinaisons, jamais cette profonde connaissance de la nature et de la volonté humaine.

97.98

cette intelligence de leur vie réelle, de leurs besoins, cette
fermeté de pensée et de conduite, cette habitude fière
de la responsabilité, qui donnent et procurent la
puissance, la grande puissance des grands hommes. Le
seul homme qui dans sa carrière, qui place l'homme
en homme, dans l'homme qui peut atteindre, et le
forcer de déployer pour y monter et pour y rester,
tout ce qui peut être ; c'est la guerre et le
gouvernement. Là donc, je crois, les conditions les
plus nombreuses, les plus dures, et par conséquent
le plus grand exercice de la supériorité. Et ce
Talleyrand et Pichegru ont beaucoup souffert, et ils ont
beaucoup fait. Le cardinal de Richelieu et M. Pitt
ont fait et prouvé bien davantage. Je ne parle pas
de quelques hommes, hors ligne, qui ont saisi et
gouverné ; Frédéric 2, Napoléon. Pour ceux-là,
c'est trop évident.

Je n'ai pas la moindre envie que vous aimiez
Alexis de St. Pierre. Mais le comme il vous
plaira, quoiqu'il nait onze ans et demi, dans
deux heures de conversation. Il alloit passer quinze
jours près de laon, chez M^{lle} de Chastelay.

Le 11.

Voilà votre 1^{re} 51. Je n'ai rien dit, absolument rien
en ce moment. Vous m'avez écrit plein. Mais j'y répondrai,
quoique vous ne vouliez pas. Dans notre entretien, vos deux
mots : Adieu - toujours.

Quatre visites
espos. C'est à dire
d'autre espos. Le
livre après au
tant d'ingénierie
Le me creuse la
qui peut faire
de vous pas. et
dire ce qui j'en
des nouvelles. et
suspènerai quel
avec détail à
sans que tout
lui-même et d
aussi un peu
l'attention de la
car j'y pense et
des moments en y
à coup sûr, et
à votre situation
l'homme sont
pas des lois de